

VINGT ANS APRÈS

UN écrivain qui n'était pas un Français, mais qui savait admirablement l'âme française, lord Byron, s'écriait au lendemain de la mort du prisonnier de Sainte-Hélène : « La France voudra cette dernière consolation. Son honneur, sa fidélité, son renom réclament ces ossements pour les élever au-dessus d'une pyramide de trônes! »

En 1840, les paroles du poète deviennent une réalité d'histoire. La France, au milieu d'un grand trouble, fait revenir les cendres de l'Empereur. Ce fut plus qu'un événement national. Il y eut, semble-t-il, comme un frémissement universel : « De loin, écrivait Henri Heine, s'avance vers nous à pas mesurés et de plus en plus menaçants le corps du géant de Sainte-Hélène. » Dix-neuf ans et demi, après le drame de Longwood, une frégate française, la *Belle-Poule*, accompagnée par la corvette la *Favorite* et commandée par le prince de Joinville qui avait à son bord, sauf Montholon et le vieux comte de Las Cases, les survivants de la captivité, les généraux

Bertrand et Gourgaud, Arthur Bertrand, Marchand, les anciens serviteurs : Saint-Denis, Noverraz, Pierron, Archambault et Coursot, arrivait, en effet, dans les eaux de l'île pour recevoir et ramener en France les cendres de l'Empereur Napoléon.

Dès que le navire a jeté l'ancre, le matin du 9 octobre, une vive animation transforme la calme petite ville de Jamestown. Toute la population est sur les quais. Des soldats rouges du 91^e d'infanterie et les gardes de la milice en uniformes sombres, prennent position devant le débarcadère. Les officiers, en grande tenue, circulent par groupes. La minuscule cité, claire et presque gaie entre les deux murailles noires qui la protègent et l'écrasent, a pris son sourire bariolé des jours de liesse. Ce n'est point cependant la fête de la Reine que l'on va célébrer en cette île perdue. C'est la fête de la délivrance de l'Empereur qui commence. La garnison sous les armes, les officiers et les fonctionnaires avec leurs uniformes de parade, les habitants avec leurs habits de cérémonie, les jeunes filles dans leurs plus fraîches toilettes, attendent, ou pour leur rendre les honneurs ou pour leur manifester respect et sympathie, les anciens compagnons de Napoléon ramenés en ce lieu par un prince royal, jeune, chevaleresque, charmant. Dans son amphithéâtre de montagnes mortes, Jamestown vit et rit. Jamestown semble une perle claire enchâssée dans une coquille noire. Elle a une rue de maisons blanches que des terrasses rendent pimpantes et légères. Elle a une petite église qui ajoute à son visage un trait et une douceur. Voyez les dessins de jadis, celui, surtout, que nous devons à l'excellent peintre de marine Henri Durand Brager, attaché en 1840

à l'état-major du brick l'*Oreste* (arrivé à Jamestown avant la division Joinville) et qui, dans un de ses crayons pris de quelque hauteur, nous montre la grande rue de la petite ville, animée par un passage de soldats pygmées en habit, pantalon blanc et shako : un charmant Devambez.

Vers les onze heures, le prince de Joinville, le commissaire du Roi comte de Rohan-Chabot et la mission furent conduits à terre. Ils passèrent devant les soldats rangés qui leur présentèrent les armes et, parmi les curiosités déférentes qui se partageaient surtout entre le jeune prince et le vénérable Bertrand, le groupe, après avoir pris contact avec les autorités, monta à cheval et gravit la pente raide et cahoteuse qui conduit au fort de Ladder-Hill. Là s'embrancha la route de Plantation House, l'ex-résidence de Hudson Lowe alors occupée par le gouverneur de 1840, le major général Middlemore. Ce haut fonctionnaire, un doux vieillard, avait reçu de si multiples recommandations du ministère britannique, il sentait peser si lourdement sur ses épaules le poids d'on ne sait quelles responsabilités qu'il en était tombé malade et n'avait pu se rendre au-devant de Joinville. Il fit cependant effort pour accueillir ses visiteurs et arrêta avec eux les dispositions les plus importantes et qui pouvaient prêter à discussion. Notamment, et bien que le